

*Mathieu Lindon*

**Une vie pornographique**

**MATHIEU  
LINDON**

**P.O.L**

Extrait de la publication



Une vie pornographique

DU MÊME AUTEUR

*chez le même éditeur*

LE LIVRE DE JIM-COURAGE, 1986  
PRINCE ET LÉONARDOURS, 1987  
L'HOMME QUI VOMIT, 1988  
LE CŒUR DE TO, 1994  
CHAMPION DU MONDE, 1994  
MERCI, 1996  
LES APEURÉS, 1998  
LE PROCÈS DE JEAN-MARIE LE PEN, 1998  
CHEZ QUI HABITONS-NOUS ?, 2000  
LA LITTÉRATURE, 2001  
LÂCHETÉ D'AIR FRANCE, 2002  
JE VOUS ÉCRIS, *récits critiques*, 2004  
MA CATASTROPHE ADORÉE, 2004  
CEUX QUI TIENNENT DEBOUT, 2006  
MON CŒUR TOUT SEUL NE SUFFIT PAS, 2008  
EN ENFANCE, 2009  
CE QU'AIMER VEUT DIRE, Prix Médicis, 2011

*aux éditions de Minuit*

NOS PLAISIRS, PIERRE-SÉBASTIEN HEUDAUX, 1983  
JE T'AIME, *récits critiques*, 1993

Mathieu Lindon

# Une vie pornographique

*roman*

*P.O.L*

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6<sup>e</sup>

© P.O.L éditeur, 2013  
ISBN : 978-2-8180-1951-1  
[www.pol-editeur.com](http://www.pol-editeur.com)

**DEDANS**



L'héroïne met un nom sur les choses de sa vie : intoxication, trafic, compulsion. Dépendance et indépendance. Elle n'apporte rien à Perrin de ce qu'il en espère que d'éphémère, et durablement ça qu'il n'attendait pas.

Il obtient le numéro de portable de Manuel et le code qui va avec la commande – la discrétion est indispensable, en cas d'écoute.

Ça fait des années qu'il prend de l'héroïne, qu'il y est accroché même s'il n'emploierait jamais ce terme, et il est toujours à l'affût d'un nouveau dealer quand les circonstances, à savoir la police, ont la peau du précédent. Les dealers sont comme les animateurs télé et les amants sans préservatif, ils ne se retirent jamais à temps. Et quand l'un tombe, la clientèle a besoin d'un autre.

Perrin appelle.

– Je voudrais un demi-DVD, dit-il, soumis au ridicule du camouflage.

Et le rituel abandonné avec Youssef pour cause de disparition subite reprend pour des mois avec Manuel, jusqu'à disparition subite. Toujours la même cérémonie. Le boucher offre-t-il un verre accompagné d'une conversation amicale avant de servir sa viande, ou la boulangère avec chaque baguette? Son DVD ou demi-DVD, Perrin ne l'a jamais sans payer non seulement de son argent mais de sa personne. Il doit parler comme si l'héroïne n'était pas la cause unique de sa venue. On dirait que le dealer (Manuel, Youssef, les précédents) aurait une mauvaise image de soi s'il ne procédait qu'à un échange drogue-espèces. Ou la conversation est un petit geste commercial malvenu, sous-entendant que le drogué n'est pas juste un client, une épave, ça ne mange pas de pain de lui rappeler qu'il est aussi un être humain. Compassion imbécile, indiscreète.

Pourtant, cela a plus de sens avec Manuel. Il possède une douceur inaccoutumée dans la profession. Et le boulot de Perrin, déjà maître assistant à l'université de Tours où il n'a que deux jours consécutifs hebdomadaires de présence requise, semble lui donner une plus haute idée de sa propre valeur sociale. Ils partagent comme s'ils étaient les seuls les idées que la terre entière partage, en résumé qu'un monde meilleur est souhaitable. Souvent, Céline est là, la copine de Manuel, et Sandra, leur

gamine de deux trois ans. En fait, c'est par rapport à Céline que Manuel est soucieux de sa position, pour qu'elle ne puisse pas prétendre que Sandra souffre de la situation. Il y a toute une fausse amitié dans la conversation, une connivence sans objet, bien sûr, mais cette fiction crée une réalité, un lien particulier se noue, ne serait-ce que par la durée plus importante des visites. De fait, Perrin est enclin à prendre le parti de Manuel contre Céline, les quelques fois où ça se pose, car, après tout, l'enfant semble élevée correctement.

Manuel tire gloire de cette vie familiale. C'est touchant comme il est fier de subvenir aux besoins de tous, permettant à Céline de reprendre de difficiles études de psychologie. Il a un job peu bureaucratique mais qui nourrit copine et enfant. À l'égal de tous ses collègues, il prétend ne pas consommer lui-même d'héroïne (ou peu), gage d'honnêteté, et pourtant il en a drôlement l'air, perpétuellement défoncé. La pesée du gramme ou demi-gramme est une épreuve, plus pour Perrin que pour lui. Ça nécessite mille précautions qui, vu l'état de Manuel, prennent un temps fou. Il s'y soumet prétendument pour éviter toute fraude mais le gramme est une unité abstraite dont Perrin ne peut pas déterminer à l'avance à quel point elle est coupée, de sorte qu'un gramme ressemble rarement à un autre, fussent-ils chacun rigoureusement pesés. « Tu trouveras peut-être qu'il y en a moins, là, mais

c'est de la bonne. » Somme toute, Perrin préfère qu'on lui remette le petit paquet déjà préparé qu'il peut entamer immédiatement.

Depuis qu'il prend de l'héroïne, il a toujours l'idée d'arrêter dans un coin de sa tête, coin apparemment peu fréquenté. Si c'est facile, il sera toujours temps de le faire; si c'est difficile, autant attendre le bon moment. Même la chute d'un dealer et le manque qu'elle provoque ne sont pas une occasion. Il faut choisir soi-même, ce serait une atteinte à sa liberté que de se voir imposer la date de sa libération.

Le temps passé chez Manuel est aussi une façon pour celui-ci d'accréditer aux yeux et oreilles de ses voisins l'idée qu'on vient juste lui rendre une visite, que l'amitié seule suscite une telle animation dans son appartement. Manuel habite au troisième, alors que les dealers choisissent souvent le rez-de-chaussée où les allées et venues sont moins remarquées, mais il a copine et enfant, ça inspire confiance. Perrin aussi présente bien, par rapport à une certaine clientèle, il est un acheteur apprécié des vendeurs. Un matin (il ne pouvait plus attendre), il se rend chez Manuel après une nuit agitée dans l'immeuble. Il y a du sang sur le mur entre le deuxième et le troisième, des clients se sont disputés, l'un s'est piqué dans la cage d'escalier puis a abandonné sa seringue sur le palier. Manuel lui

dit qu'ils exagèrent, que les drogués ne se rendent pas compte des risques qu'il prend pour eux, que ce n'est l'intérêt de personne de mettre sa couverture en danger. Manuel et Perrin sont pareils, croyant au secret, par commodité et contre toute vraisemblance. Évidemment que tout leur entourage doit savoir à quoi s'en tenir. Ça change la vie, l'héroïne, c'est bien pour ça qu'ils en prennent.

Rien ne plaît autant à Manuel que l'intérêt factice de Perrin pour les études de Cécile : c'est comme si, pour un instant, il amenait un professeur à sa copine, qu'elle bénéficiait intellectuellement de son commerce dont lui ne tire qu'un modeste profit pécuniaire. En revanche, de plus en plus souvent, Cécile s'en prend à tout ce que fait Manuel, où il cache la poudre, où il fait la transaction, comment la marchandise et n'importe quel client se retrouvent parfois exhibés aux yeux de Sandra – elle a une idée tout à fait différente de l'éducation. Et puis, elle-même, ça la dérange pour étudier. Perrin gère adroitement.

Tant que Manuel est en liberté, il n'est pas question d'imaginer qu'un jour il ne le sera plus. Normalement, aucune émotion particulière n'accompagne la chute d'un dealer, à part celle, égoïste, concernant l'éventuel manque à venir provoqué par cette interruption, si aucun dealer de substitution n'est accessible dans un bref délai. Juste, un jour, tout à

coup, la ligne de téléphone n'est plus attribuée. Si le commerce était vraiment libre, il n'y aurait aucun inconvénient à être accroché. En une occasion où Perrin défend avec une volonté d'originalité cette position devant une amie, se demandant pourquoi il ne devrait plus prendre d'héroïne si c'est son bon plaisir, celle-ci lui répond de façon inattendue : « Parce que ça rend ta compagnie moins agréable. » Il n'y avait jamais pensé. Mais ce n'est qu'un argument alors que la drogue, c'est du concret. En plus, l'héroïne apporte sa dose de lucidité : il voit maintenant sans problème l'addiction dans les vies qui l'environnent, à l'amour, au sexe, à la famille, au boulot, aux conventions, et, fort de cette découverte, en arrive à compter pour rien sa dépendance à un réel stupéfiant, de même qu'un alcoolique peut passer son ivresse à compter ce que s'envoient ses confrères de beuverie. Il se pique que sa conscience de la réalité le débarrasse de la réalité. Qu'elle reste à sa place, la réalité, qu'elle ne la prenne pas tout entière.

Décrocher est une rêverie comme les autres. C'est bon d'y penser, les veines pleines, comme à la douceur facile de la vie tant que l'héroïne coule à flots. À chacun sa stratégie pour arriver à ce but fantasmatique et son ami Charles lui détaille la sienne : il suffit de rouler le dealer, d'être suffisamment bon payeur pour, un jour, emporter son

petit paquet, plus gros pour l'occasion, en promettant d'apporter l'argent le lendemain et de ne pas le faire. Ainsi le contact est rompu et on est bon gré mal gré contraint de se tenir à sa bonne résolution. Charles se vante d'avoir réalisé l'exploit mais, huit jours plus tard, Perrin le retrouve aussi accroché que jamais et de toute évidence pas en manque. Le dealer a passé l'éponge sur le gramme chapardé, sa bonne résolution à lui, mais se rembourse avec intérêts, sûr de sa force, sur les grammes et déca-grammes suivants ; ces petits incidents de paiement doivent faire partie du commerce. Pas besoin de l'avoir volé pour que le dealer se manifeste, certains viennent aux nouvelles même quand il prend à la clientèle l'idée de se désintoxiquer honnêtement. La loi contre le harcèlement devrait s'abattre sur ceux-là dont, à la fois, le coup de fil malvenu quand on est en pleine détresse se révèle bienvenu en évitant d'avoir à lutter plus longtemps. Qu'ils soient amnistiés, aussi bien.

Rouler le dealer, Perrin n'y croit pas. Ce n'est pas sa culture. Plutôt : se faire rouler par lui. Comme dans une sorte de *Voyage de Monsieur Perri-chon* à l'envers, n'est-ce pas alors le dealer lui-même qui a intérêt à rompre tout contact ? Le moyen est là, Perrin n'a plus qu'à l'appliquer. Le courage, aussi, est parfois sujet au manque, de même que la conscience peut être intoxiquée. Ou est-ce le courage qui est intoxiqué ?

L'héroïne incite Perrin à la compassion mais jamais pour le dealer en activité. L'inconscience est la chose du monde la mieux partagée. Le dealer est la personnification même de la maigre distance entre roche Tarpéienne et Capitole : on envie son univers de grammes infinis tout en sachant qu'ils l'emmèneront en taule. Ce sera triste pour tout le monde quand ce moment viendra pour Manuel, alors inutile de s'attrister à l'avance.

À une phrase flagorneuse de Perrin sur sa manière de pratiquer le métier, Manuel répond :

– C'est sûr que tu n'aurais pas ça avec l'Arabe du coin.

Il les juge trop épiciers, sans doute (mais, d'une façon générale, les bons comptes font les bons drogués), ou il s'agit juste de convaincre Céline de l'utilité de son travail tel qu'il s'y applique. Au fil des mois, les relations de couple se tendent. Mais la remarque gêne Perrin qui tâche d'émettre une réserve sans entamer la fausse complicité :

– Ce n'est pas ce que je voulais dire.

– Tu ne vas pas en plus devenir raciste? dit Céline qui a trouvé une nouvelle prise.

Sandra commence à pleurer, sentant la tension.

– En quoi tu vaux mieux que les bougnoules? dit Céline en saisissant Sandra sur le sol comme

pour la protéger d'un père menaçant et en vérité abruti dans son fauteuil.

– Les bougnoules? dit Manuel désarçonné que la concurrence soit résumée en ce mot.

– Je plaisantais, dit Céline, se reprenant pour éviter de pâtre de l'arbitrage implicite de Perrin. Mais qu'eux, en quoi tu vau mieux qu'eux? ajoute-t-elle comme si seul un pronom pouvait désigner cette population sans risque d'attenter à la correction.

– En fait, je vais prendre un gramme plutôt qu'un demi, dit Perrin, qui a des espèces sur lui, pour en finir avec la conversation d'une façon satisfaisant à la fois la politesse et la gloutonnerie.

– Prends une ligne pendant que je pèse, dit Manuel.

Pareille générosité est inédite.

– Comme c'est lui, je veux bien, mais ne joue pas au grand cœur avec tout le monde, dit Céline qui ne tient pas à ce que son père dilapide l'héritage de Sandra. Les Arabes, au moins, ils respectent leurs enfants.

Que restera-t-il côté paternel à la pauvre petite si l'argent fait défaut?

La ligne vite renflée aide Perrin à supporter la scène confortablement.

– Tu n'as pas besoin d'une télé ou d'un magnétoscope? Ou tu ne connais pas quelqu'un qui en cherche? lui demande un autre jour Manuel.

– Tu déménages? répond Perrin tant leurs mondes sont différents.

Une brusque anxiété, il ne faudrait pas qu'il se retrouve en rade, sans l'adresse de son propre dealer.

– Non non, juste comme ça, dit Manuel.

– Non, dit Perrin. Pour l'instant, ma télé et mon magnétoscope fonctionnent.

De toute façon, il n'achèterait jamais au noir. La drogue ne lui crée déjà que trop de liens avec l'illégalité.

Plus tard, l'idée lui traverse une seconde l'esprit que Manuel recèle, peut-être. Par compassion prémonitoire, Perrin est toujours favorable à la reconversion de ses dealers. Mais pas maintenant, pas de cette manière. De fait, les semaines passent sans que l'héroïne manque tant que l'argent est là. Dealer est un boulot que Perrin ne pratiquerait jamais mais il est heureux que d'autres n'aient pas sa pudeur.

La première chose que Perrin attend d'un dealer, c'est qu'il soit joignable, l'honnêteté passe après – l'honnêteté est un luxe. Au moment où il a absolument besoin de lui, il faut que Perrin puisse mettre la main sur Manuel. La qualité, la quantité, c'est juste le confort; la dose, ici, à ce moment, c'est la nécessité. Stopper une douleur est plus urgent que faire connaître son injustice. De toute façon, être drogué, c'est être roulé.

Un défaut de Manuel est d'habiter loin mais on n'a rien sans rien et le long trajet en métro de Perrin est égayé, à l'aller, par l'assurance du bonheur à venir, au retour, par le bonheur survenu. Avoir son petit paquet sur lui dans la rame bondée, savoir que dès son arrivée chez lui il va pouvoir être aussi bien qu'il le souhaite, dans la plus grande discrétion, sans personne que sa conscience anesthésiée pour penser quoi que ce soit, waw. Les pick-pockets lui semblent les pires ennemis, gaffe aux Roumains. Pourquoi ils ne dealent pas, ceux-là ? Ils seraient mieux considérés : on ne crache pas sur les trafiquants quand on est trafiqué.

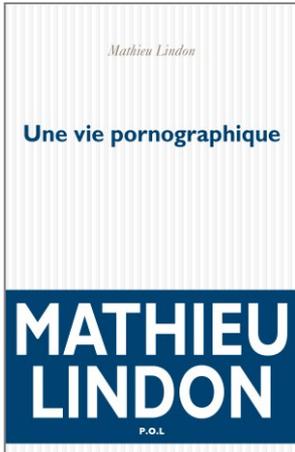
Lorsqu'il tombe sur le répondeur du dealer, Manuel ou autre, Perrin ne sait jamais si le mec (il a eu à faire à des fournisseurs d'autant de provenances que des footballeurs, black, blanc, beur, mais jamais à une fille) est vraiment occupé ou si l'absence est définitive. Si l'héroïne l'éloigne d'anciens amis, elle le rapproche de nouveaux qui sont de parfaits passeurs d'informations : l'arrestation de Manuel, c'est ainsi qu'il l'apprend. Il a aussi d'autres nouveaux amis pourvus d'autres dealers et la jointure est vite faite, pas de latence dans sa latence perpétuelle. Il avait une relation privilégiée avec Manuel mais payer offrira ce privilège avec le nouveau, lequel en outre préférera se déplacer, livrant la marchandise chez Perrin, avantage qui

allège le choc émotionnel lié au destin du sympathique Manuel.

Perrin est cependant atterré quand il connaît les circonstances de sa chute : Manuel ne se contentait pas de stocker télévisions et magnétoscopes volés dans sa cave, également des détonateurs que son fournisseur à lui, le dealer de l'échelon juste au-dessus, lui avait confiés. Comme si trafiquant et receleur ne suffisaient pas, le terrorisme devient une accusation plausible. Le bruit court que Céline ne serait pas trop malheureuse d'en être débarrassée, que sa chute ne crée pas que du dérangement.

Des années plus tard, Perrin apprend qu'en fait Céline n'y était pour rien et n'avait pas tort de vouloir protéger sa fille. Manuel perdait la tête à cette époque. Il s'est retrouvé à devoir cacher un cadavre que son supérieur lui a exhibé quand il est allé se fournir et il avait pris l'habitude de demander à certains de ses visiteurs de froisser entre leurs mains les faux billets trop neufs qu'il manipulait par liasses. On ne sait pas ce qu'il est devenu, toujours en prison, sûrement, où son ex-clientèle n'a aucun mobile de venir lui rendre visite. Toutes ces histoires finissent mal, en général, toutes sont des histoires d'amour et de pornographie.

Achévé d'imprimer en septembre 2013  
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.s.  
à Lonrai (Orne)  
N° d'éditeur : 255549  
N° d'édition : 174013  
N° d'imprimeur : 13xxxx  
Dépôt légal : octobre 2013  
*Imprimé en France*



Mathieu Lindon  
**Une vie pornographique**

Cette édition électronique du livre  
*Une vie pornographique* de MATHIEU LINDON  
a été réalisée le 17 septembre 2013 par les Éditions P.O.L.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
achevé d'imprimer en septembre 2013  
par Normandie Roto Impression s.a.s.  
(ISBN : 9782818019511 - Numéro d'édition : 255549).  
Code Sodis : N564522 - ISBN : 9782818019535  
Numéro d'édition : 255551.